

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 52

Artikel: On timbrâ
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213530>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 29 décembre 1917 : — Bonne et heureuse année ! — Nos vieilles chansons : La ronde du Jorat. — Le patriotisme. — Cartes sur table (Aug. Vautier). — On timbrâ (Marc à Louis). — Feuilleton : Veillées de chasseurs (V. F.). — Epitaphe (Pons de Verdun). — Le centenaire (Harduin). — Le patois et la sténographie. — Recettes. — A propos d'un centenaire. — Boutades.

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE !

Malgré la dureté croissante des temps, malgré les nuages menaçants amoncelés à l'horizon, malgré l'incertitude où nous sommes quant au sort qui nous attend, le **Conteur**, dont l'optimisme est invincible, envoie à tous ses collaborateurs, à tous ses amis, à tous ses abonnés, à tous ses lecteurs, ses vœux les plus sincères pour la nouvelle année. Il se flatte de l'espérer qu'ils lui resteront fidèles et découverts, puisqu'il a plus que jamais besoin de leur précieux appui. C'est dans les jours critiques qu'on reconnaît les vrais amis. Or le **Conteur** n'a que de ceux-là. N'est-il pas vrai ?... Il ne peut, hélas ! leur donner des éternelles, mais il leur promet, pour l'an prochain, beaucoup d'humour et de gaieté.

BONNE ANNÉE A TOUS !

Nota. — Nous publierons, dans notre numéro prochain, la suite de l'article de M. Marc Henrioud : *Un livre de raison jurassien*.

NOS VIEILLES CHANSONS

La ronde du Jorat.

Allegro et ronde.



1. C'est la ron - de du Jo - rat Que
2. Si Mé-zières est sur un son - met, C'est
3. Sur la rou - te des Cul - layes Les
4. On en - tend miau - ler à Ro - praz Les
5. Les ta - lè - nes sont à Vul - liens, Mais
6. A Fer - lens, les secs et les gras, Tous

plus vite



cha-que dan - seur chan - te - ra.
pour sé-cher ses grands pan-tets.
rond-ze-bou - li broutent les haies.
traf-ne-rette et les tzas fou-mas.
à Pe-ney les gros ta-vans.
les garçons sont des tzer-pe-nas.



la la la la la la la la la la la la.

LE PATRIOTISME

Le patriotisme est bien malade. Oh ! ce n'est pas qu'il n'y ait plus de patriotes. Ah ! non, par exemple. Nous en connaissons et de bons, de sincères, d'enthousiastes, d'autant

plus attachés à ce pays qu'il est plus éprouvé et plus discuté. C'est la jeunesse, surtout, en bonne partie, tout au moins, qui ne vibre plus à l'idée de patrie. Elle impute la nation tout entière des fautes et des excès de quelques-uns ; elle affecte de ne trouver plus rien de bon ici et de ne voir le salut qu'à l'étranger. C'est que beaucoup de nos jeunes sont assoiffés de gloire et de fortune ou même de toutes les deux. Ce sont choses qui ne font pas le vrai bonheur, l'expérience l'a prouvé maintes fois. Mais qu'est-ce que l'expérience, pour certains jeunes ? Une vieille radoteuse.

Disons la vérité : la Suisse est trop petite pour leurs grandes ambitions, pour leur immense appétit. L'étranger satisfera-t-il ces ambitions et cet appétit ? Pas sans de grandes peines, pas sans de durs inécomptes, assurément ; « par-tout, les pierres sont dures », disent avec raison nos bons vieux. Ceux qui s'exilent volontairement et que favorise, en fin de compte, le succès — ils ne sont pas légion, certes — n'avouent jamais le prix qu'ils ont payé la réalisation de leurs rêves ambitieux.

Cette crise du patriotisme nous remet en mémoire les répliques de deux patriotes genevois, du bon tonneau, ceux-là, Rappelons-les.

De Candolle prenait rarement la parole, au Conseil de Genève, et lorsque cela lui arrivait, ses amis remarquaient avec peine quelque altération dans sa voix.

— J'ai été dans le cas, répondit de Candolle, de prononcer le mot de patrie dans mon discours, et je n'ai pu le prononcer sans éprouver de l'émotion. Puisqu'on le remarque, ajoutez-il tristement, je ne le prononcerai plus.

Mot touchant, qui était d'une sincérité profonde.

Et ces lignes de Toepfer :

« C'est déjà un philosophe pas mauvais assurément que celui qui est gai, spirituel, et de plus citoyen, non pas de l'humanité, comme c'est la mode aujourd'hui, mais de sa patrie, tout uniment. »

Eh bien, ce n'est pas là du patriotisme de cantine, dont on a pu médire, avec raison, souvent.

CARTES SUR TABLE

— Au Conteur Vaudois —

On devient avare et youpin,
Quand il s'agit de nourriture :
Suzette a la carte de pain,
Jean-Louis celle de mouture.

Rien ne sert de mettre le prix :
Les commerçants font fi du lucre !...
François tend sa carte de riz
Et Fanny sa carte de sucre.

Partout il faut montrer un bon :
Carte de lait, carte de beurre ;
Et sans la carte de charbon
Il faut geler dans sa demeure.

Et, pour compléter ce bilan,
Il faudra, dit-on, que paraisse
Pour un des premiers jours de l'an,
La funeste carte de grasse.

Si l'on veut noyer ses soucis,
Voici venir l'ordre sévère :
La carte, hélas ! de deux décis,
Qui de trois nous retranche un verre.

Maris, soyons encor contents,
Car je vous le dis, sur mon âme,
Je crois bien qu'au prochain printemps,
Nous aurons nos cartes de femme.

Pour nous, loyaux cantons romands,
Magistrats, qui tenez nos rênes,
C'est une « carte d'Allemands »
Que nous voulons pour nos éternelles.

Aug. VAUTIER.

Riquet est bien élevé. — Dans le tram, bondé, de la Pontaise, un garçonnet, assis sur les genoux de son papa, remarque une dame debout.

— Dis papa, demande-t-il, faut-il offrir ma place à la dame ? — MNE.

Entre chasseurs. — J'ai tué un chat-huant et je le fais bouillir.

— Alors ?..

— Alors, hibou ! — MNE.

On timbrâ.

Monsu Gueliet, lo notéro, ètai on crâno notéro. Et avoué cein bouneinfant principalement po lè dzein de Tyadzenelhie. L'è veré que l'avâi z'u ètà èlèvâ dein clli velâdzo, que l'ai avâi z'u ètà à l'ècodla, que l'ai avâi zu medzi dau nelion et recordâ la paletta et lo catsîmo. Du cein l'ètâi vègnâi pè la vela po s'einreitsi on bocon, por cein que l'ètâi dau temps qu'on pouâve s'einreitsi à Lozana. L'a tant fè dâi pi, dâi man et de la tita assebin que ma fâi, l'è vègnâi notéro.

L'è por cein que lè dzein de Tyadzenelhie lo respectâvant. Nion n'arâi voliu veindre on tsamp, atsetâ on prâ, tsandzi onna carâie, maryâ onna felhie, aô mimameint sè mîmo, payî sè z'impoût, recliâmâ dèvant de lè payî, aô bin mouri, dèvant d'avâi dèvesâ à Monsu Gueliet. Monsu Gueliet amâve lè Tyadzeneliard, et lè Tyadzeneliard quand dèvesâvant de Gueliet desant adî : Monsu Gueliet. Lo notéro n'avâi min voliu d'autro gratta-papâ po l'ai fère sè z'ècretoura que dâi dzouvenno coo de Tyadzenelhie.

On coup ein avâi ion qu'on l'ai desâi Coffobouî (crâio que l'ètâi on nom sobriquet). Monsu Gueliet ein ètai pardieu bin conteint : bon gaillâ et bouna façon, ma l'avâi onn' ècretoura qu'on arâi djurâ que l'ètâi lè dzenelhie aô bin, lo pu de Tyadzenelhie que l'avâi fète. Po dâi b, fasâi quemet dâi mandze de coûti, dâi m quemet dâi manguelion, lè r qu'on arâi djurâ dâi crotset à peindre lè sâocesson, lè e l'ètâi dâi cotèrî, lè t dâi ratî, lè o dâi pètblie gonfiâie, lè u on goûmo, lo N on hommo dèpeindu que l'arâi la tita ein avau et lè tsambe d'amon dâi dzènao. Et quand l'avâi bin grevatta, èdzevattâ, piattâ,

moufà su son papà timbrà po copiï lè z'acte, monsu Gueliet l'ai desai :

— Mâ ! mâ ! mâ ! mâ ! mon pouro Coffobouf, ton ècretourra on derai on cabaret quand lè dzein sè sant bin battù et que l'ant trossà lè botoille et lè verre. On pao pas lière.

Dai z'autro iadzo l'ai desai :

— Ton papà, mon pouro Coffobouf, on djurera dai gremeliette que vant petit-goutà.

Et dinse bin grand teimps, tant qu'à la fin finale, monsu Gueliet a de :

-- Atiuta, mon ami Coffobouf, l'affère po pe rein mè djuvi dinse. Fè ruminà tota la nè po savai que faillai fère. Dan a-te que : Du vouà te travaillerai dein elli petit pàlo, iò on tint lè làvro et lè papà et le tè mettri à copiï la Bibllia, du la Genèse tant qu'à l'Apocalypse. On tè baille lo teimps que tè fant. Tè pàio quemet se te travaillive por mè. Su su que quand l'arà tota écrit la Bibllia, sarai bin la mètsance que l'arrevai pas à mi écrire.

Du elli dzo quie, Coffobouf l'a écrit la Bibllia. L'étai lè tot solet dein son petit pàlo, nion po lo tsecagnì, du houit hàore dau matin à sat hàore dau nè, sein s'arretà que por alla dinà à midzo. On lo laissève tot solet : monsu Gueliet voliève pas allà vère dèvant que l'ausse tot fini.

L'ai a ètà grand teimps aprì. On dzo desai : Fè écrit Sara ! Ao bin : l'èin su à Bath-Sceba ! à bin encora à Jèsabet.

Quaque m'ai aprì, Coffobouf vint vè monsu Gueliet avoué onna gròcha bracha de papà et dit : « Ora, sti coup l'è fini. Tota la Bibllia l'è quie.

Monsu Gueliet guègne, bete sè lenette dessu son nà, vouàite bin adrai... et sè met à martsì à la recouletta quemet se la granta serpeint dau courti d'Eden l'ai avai chautà contre et à fère on bràmo que ti lè soriaud de la vela sant venu vère que l'ai avai.

Coffobouf l'avai copiï la Bibllia su dau papà timbrà, écrit rein que d'on côté, et ein avai eimplièy po dize nio mille quatre ceint noinante cinq francs et cinquanta ceintime.

MARC A LOUIS.

La note. — Dans un hôtel de montagne — c'était avant la guerre — un touriste vit, au moment de régler sa dépense, que sa note était enflée dans des proportions déraisonnables.

Il demande le patron et lui pose cette question :

— Avez-vous des timbres de 10 centimes ?

— Oui, monsieur. Combien en désirez-vous ?

— Dites-moi d'abord, combien vous les vendez, ici ? — MNE.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Veillées de chasseurs

II

C'était Samin de Chêne-de-Gland.

Alors Marius de Bellerive, se faisant le porte-voix de la Bande noire, lui adressa ce petit speech :

— Hélas ! votre génisse a été, comme vous le voyez, la proie de la lionne. Mais ne vaut-il pas mieux que ce soit elle, au lieu de vous ou de votre femme ? Vous pouvez d'ailleurs être sans crainte maintenant. Après avoir abattu la bête féroce, nous l'avons enterrée très profond, à l'écart, attendu que son cadavre puait comme tous les diables et vous aurait amené infailliblement la fièvre aphteuse, le rouget du porc, le choléra des poules, et le charbon et la morve.

— Mais, nom de Dieu ! on a tiré sur ma génisse ! s'écria Samin qui examinait toujours sa bête ; elle a la peau toute criblée !

— C'est comme vous le dites, mon pauvre Samin, reprit Marius. Nous avons été obligés de lui loger quelques balles dans la peau, pour

abrèger ses souffrances ; car, ainsi que vous le voyez, la lionne lui avait dévoré le flanc.

— Heu ! heu ! heu ! ma poura Djaille !... Ora su fote !

— Non, vous n'êtes pas foutu, dit Fritz le Toréador. Vous n'avez qu'à m'amener les restes à Lausanne ; je vous les achète... au poids.

— Bien honnête, monsieur, je suis bien d'accord ; mais tout de même, ce tsancro de lion, on dirait qu'il savait où était le meilleur Vau-naise de lion !

III

La Bande noire dans l'Atlas.

Il faisait un temps de chien lorsque, le jeudi 5 mars 1903, à 6 heures du soir, la *Goulette*, méchant petit vapeur de la compagnie des Messageries maritimes, entra dans la rade d'Oran. Sa mâture endommagée attestait que la traversée de Marseille à la côte d'Algérie avait été rude. Ballotté durant trois jours et trois nuits sur une mer démontée, le navire semblait à bout de forces. Quant aux passagers, au nombre d'une dizaine, qui en descendirent, ils avaient des visages décomposés, formant le plus singulier contraste avec leurs grandes boîtes de chasseurs, leurs carabines, leurs revolvers et leurs coutelas. Sur le quai, les attendait un colon suisse, François Pache, dont la bonne binette, autant que la coupe du pantalon, trahissait de tout loin son origine d'Epalinges ou de Belmont.

— Nom d'un bidon de colle ! s'exclama-t-il en guise de salutations (Pache était menuisier et ne jurait que par des bidons de colle), vous en avez mis du temps pour passer la gouille ! Mais, au fait, pourquoi venir de Lausanne dans ce trou d'Oran ? C'est à Alger qu'il vous fallait aller pour voir un port un peu chouette, à Alger la blanche, dont les maisons rient au soleil comme les quenottes des jolies filles. Ici, nous sommes à deux pas de la vie sauvage du désert, des Marocains hostiles à tout chrétien ; s'écarter des stations militaires, c'est risquer d'attraper une balle ou bien un coup de patte de quelque fauve...

— Les fauves ! dit un des pâles chasseurs, c'est ce que nous cherchons, mon cher Pache. Nous ne sommes venus que pour ça. Alger est trop loin de leur domaine. D'ici, le chemin de fer nous transporte en quelques heures à Aïn-Sefra, au cœur même de l'Atlas, à la porte du Sahara. Mais laissez-moi te présenter les amis : Marius de Bellerive, Fritz le toréador, Paul du Chat-Noir, le capitaine Oscar, le Scaphandrier des marais, le Vêridique, James et François les lutteurs champions, qui, avec moi, Ernest, dit le Papa des renards, forment la célèbre Bande noire dont les exploits ne te sont sans doute pas inconnus.

— La Bande noire, nom de trente-six pots de colle ! je te crois que je la connais. N'est-ce pas elle qui a mitraillé une génisse à Mauverney ?

— Ça, c'est une monture de ce diable de saint Hubert. Mais n'empêche qu'elle nous a suggéré l'idée d'abattre de vrais fauves.

— Vous avez de l'entraînement ?

— Septante-deux heures d'entraînement, sur le pont et dans l'entrepont de la *Goulette*, où nous avons chassé au renard nuit et jour, septante-deux heures de battues épiques, dont les poissons de la Méditerranée se souviendront aussi longtemps que nous.

— Et vous partez pour Aïn-Sefra ?

— Demain matin à la pointe du jour. Nous avons besoin de quelques heures de sommeil pour nous remettre de notre chasse sur mer ; car elle nous a vannés. Vite, mon brave Pache, conduis-nous à la plus proche hôtellerie.

Toute la Bande, François Pache en tête, s'ébranla aussitôt et arriva à un petit hôtel d'assez propre apparence. Au bout d'une heure, les chasseurs avaient repris leurs couleurs et leur entrain, grâce à un bon souper et surtout grâce

à un certain cru moelleux qui faisait dire à cet irrévérencieux Pache, chaque fois qu'il vidait son verre : « On dirait le bon Dieu qui vous descend dans l'estomac sur une échelle de velours. »

La Bande noire avait quatre jours à passer en Algérie, ce qui lui permettait de demeurer quarante-huit heures à Aïn-Sefra et dans les environs. Il fut convenu que Pache serait de la partie, à cause de sa connaissance des lieux, des usages et de la langue arabe.

Le lendemain matin, tous, armés jusqu'aux dents, montaient dans le train partant pour le sud mystérieux et attirant. En route, Pache s'ingénia à inculquer à ses compagnons les rudiments de l'idiome du pays.

— Vous n'avez, leur dit-il, qu'à retenir dans votre mémoire trois mots : *macache*, *besef* et *kifkif*.

« *Macache* signifie *pas, rien, foutez-moi la paix*. Ainsi, pour dire que vous ne trouvez pas le coussous à votre goût, vous articulez simplement : *macache coussous*. Si vous voulez donner à entendre aux mendiants, qui pullulent en ces régions, que vous êtes las de leur faire l'aumône, vous leur dites en tapant sur votre gousset : *macache !* Ils saisisseront tout de suite. S'ils insistent, vous criez encore *macache !* en leur flanquant votre talon de botte quelque part, et ils comprendront encore mieux.

« *Besef* veut dire *beaucoup* et s'emploie à toute sauce. Ainsi, un gargotier à qui vous dites *besef* en vous fourrant l'index dans la bouche, se doutera sans peine que vous avez une faim de loup et qu'il doit vous faire bonne chère. De même une jeune Mauresque à qui vous soupirez *besef* en portant la main à votre cœur, comprendra qu'elle vous inspire une irrésistible passion.

« *Kifkif*, vocable qui s'est acclimaté sur les rives du Flon, de la Mèbre et du Talent, vous est déjà familier : ça m'est *kifkif*, ça m'est égal, je m'en bats l'œil ou, dans certaines occurrences, je ne marche pas. »

Ce cours de linguistique rompit un peu la monotonie du voyage dans un train qualifié d'express, mais auprès duquel le chemin de fer de Lausanne-Echallens, entre Chauderon et Montétan, fait l'effet d'un rapide de France ou d'Amérique.

Minuit sonnait au coucou de la gare d'Aïn-Sefra lorsque nos chasseurs y débarquèrent.

Une heure plus tard, tandis qu'ils faisaient honneur à une grillade de mouton flanquée du riz traditionnel, l'hôtelier leur dénicha un indigène du nom de Penn-Zef, qui baragouinait quelque peu le français et qui consentit à leur servir de guide dans l'Atlas.

Ponctuel comme ces gaillards-là ne le sont pas toujours, Penn-Zef, drapé dans un grand manteau blanc et le chef orné d'un turban majestueux, se trouva le lendemain matin devant l'hôtellerie, avec une douzaine de bourriquets destinés à transporter dans l'Atlas les chasseurs, leurs vivres et leur arsenal.

Bien que les pentes pelées de la montagne ne rappelaient que de très loin les alpages de la Gruyère ou les fraîches sapinières du Jorat, ce fut durant les deux ou trois premières heures tout plaisir que de s'élever insensiblement au-dessus de la plaine mouchetée de bouquets de dattiers. L'atmosphère était très respirable. Seuls les chemins, du moins ce qui portait ce nom, laissaient fort à désirer. C'étaient des lits de torrents à sec, remplis de cailloux énormes, que les petits boudets contournaient comme ils pouvaient. Peu à peu ces semblants de routes s'évanouirent et il fallut mettre pied à terre. Penn-Zef lâcha ses bourriquets sur une pente où croissaient encore quelques coriaces touffes d'alfa, et la Bande noire s'engagea à la suite de son guide dans une sorte de défilé que dominaient des buttes de sable.